

une cause politique déterminée, attaquent la médiocrité dominante et expriment une insoumission instinctive. Exalté et hypersensible, il préfère la pauvreté à une confortable carrière de fonctionnaire : « Je ne suis pas un littérateur, mais un prédicateur », écrira-t-il. Ses textes en prose sont *Evangélicas* (1915), collection de préceptes qui reflètent, en un style simple, l'expérience d'une âme stoïque et tourmentée, et *Discursos* (1919), où l'auteur s'abandonne à des excès savants. Usant d'une grande variété métrique et renonçant à la préciosité des modernistes, Almafuerte crée une poésie (*Poesías*, 1917) dominée par des retournements d'états d'âme qui rendent malaisée une interprétation d'ensemble. Dans *Milongas clásicas* (1919), il s'adresse aux classes les plus modestes dans leur propre langue. Son renom tardif suscitera des avis contrastés chez certains intellectuels de premier plan, comme Rubén Darío ou Pedro Henríquez Ureña. Il aura, pour le moins, ouvert la voie à la poésie simple et populaire d'un Evaristo Carriego.

José GARCÍA ROMEU

Bibl. : J. R. BARCOS, *Almafuerte*, Buenos Aires, Araujo Harmanos, 1935 • E. LAVIÉ, *Almafuerte*, Buenos Aires, Ed. Cultural Argentina, 1962 • L. H. RUIZ, « Estudio preliminar », in *Almafuerte, Obras completas*, Buenos Aires, A. Zamora, 1954.

ALMANACHS (Espagne, XVIII^e siècle). – Dans la continuité des modèles du XVII^e siècle, le XVIII^e marque l'apogée du genre de l'almanach en Espagne, grâce surtout à Torres Villarroel, qui a construit sa renommée sur la base de ces humbles écrits, qu'il a dotés d'une dimension littéraire. Francisco Aguilar Piñal a catalogué une cinquantaine de titres pour l'ensemble du siècle. Il s'agit de produits de consommation, destinés à un public in-

culte auquel on propose une petite brochure bon marché, à périodicité annuelle et aux contenus divers, qui réunit des informations pratiques, des prédictions astrologiques, la divulgation de différents savoirs, des morceaux de divertissement, etc. Il faut donc les rapprocher de la littérature de colportage, des faits divers, des gazettes et autres formes d'une littérature populaire qui se développe hors des circuits lettrés et qui est exploitée à des fins commerciales par éditeurs et auteurs. On ne doit pas identifier ce marché « populaire » aux classes inférieures, mais à une partie de la bourgeoisie peu cultivée, ayant pourtant accès à la culture écrite et aux loisirs. C'est pourquoi les érudits tenaient ces écrits pour une source de superstitions et d'inculture. Iris Zavala distingue deux niveaux d'évolution : l'un plus littéraire et aux sujets plus divers — celui de Torres Villarroel —, l'autre de divulgation scientifique. Torres a renouvelé le genre en y ajoutant des éléments tels que : titre, dédicace, prologue et introduction, toujours avec une créativité personnelle et un style soigné. Certains critiques voient dans ces almanachs des vecteurs de la pensée critique et des valeurs bourgeoises, alors que d'autres les considèrent comme une dégradation burlesque du genre pratiqué au siècle précédent, sans valeur culturelle positive.

Fernando DURÁN LÓPEZ

Bibl. : F. AGUILAR PIÑAL, *La prensa española en el siglo XVIII. Diarios, revistas y pronósticos*, Madrid, CSIC, 1978 • G. MERCADIER, « Una pequeña universidad en casa: el almanaque », in *Estudios dieciochescos en homenaje a Caso González*, Oviedo, Instituto Feijoo de Estudios del siglo XVIII-Caja Asturias, 1995 • I. ZAVALA, « Literatura popular novedosa: lucha y caída de los astros », in *Clandestinidad y libertinaje en los albores del siglo XVIII*, Barcelone, Ariel, 1978.

hove, évoque de manière quelque peu désordonnée certains moments de la vie de l'Empereur, depuis l'adolescence jusqu'aux faits d'armes contre les Turcs des années 1543-1547. Pour autant, comme le rappelle l'historien espagnol Manuel Fernández Álvarez, l'on n'est pas certain de la langue originale utilisée : soit le français, soit le castillan.

Restent enfin quelques récits laïcs, tels la *Fortuna de Manuel de Faria y Sousa caballero de la orden de nuestro señor Jesucristo y de la Casa Real*, où l'auteur (1590-1649), poète, historien et érudit hispano-lusitan au service, entre autres, du marquis de Castel-Rodrigo, relate ses nombreux voyages en Italie et ses déboires avec les puissants, dont le comte-duc d'Olivares ; ou encore les *Memorias familiares y literarias* (1639-1640) du *corregidor* de León entre 1625 et 1631, Luis de Ulloa Pereira (1584-1674), récit fantaisiste où l'auteur apparaît sous le nom d'emprunt de Saldino de Ovalle.

Jordi BONELLS

Bibl. : J. M. de Cossío, *Autobiografías de soldados*, Madrid, 1956 • S. HERPOEL, *A la zaga de Santa Teresa: autobiografías por mandato*, Amsterdam, Atlanta, 1999 • M. LEVISI, *Autobiografías del Siglo de Oro*, Madrid, 1984 • G. MERCAUDIER (dir.), *L'Autobiographie dans le monde hispanique* (1^{er} colloque international, 1979), Aix-en-Provence, Université de Provence, 1980 ; *L'Autobiographie en Espagne* (2^{er} colloque international, 1981), Aix-en-Provence, Université de Provence, 1982 • R. POPE, *La autobiografía española hasta Torres Villarroel*, Berne-Francfort, Peter Lang, 1974 • M. SERRANO Y SANZ, *Autobiografías y memorias*, Madrid, Bailly-Baillière, 1905.

AUTOBIOGRAPHIE (Espagne, XVIII^e siècle). — On situe généralement au XVIII^e siècle l'origine du genre autobiographique moderne en Europe, car la littérature du moi – dans ses différentes formes dont l'autobiographie

est la principale – est liée à des traits caractéristiques de la modernité : individualisme, rationalité, autosatisfaction bourgeoise, conscience du temps, développement de l'opinion publique. En Espagne, les racines de ce discours, dont l'assimilation a été aussi difficile et conflictuelle que celle de la modernité elle-même, se trouvent dans les *vies littéraires* des hommes de lettres, produites dans le cadre érudit de la nouvelle discipline qu'était l'histoire de la littérature, et liées au poids croissant des intellectuels dans la vie publique. Imitant les biographies des humanistes, certains écrivains commencent dès les années 1730 à écrire la leur, avec un fort caractère d'autopromotion et en dissimulant parfois le nom de l'auteur. Les premiers sont Manuel Martí (1663-1737) et Gregorio Mayans. Puis se succèdent plus d'une dizaine d'œuvres jusqu'aux premières années du XIX^e siècle, le plus souvent brèves et peu expressives (Domingo Faustino Sarmiento, Tomás de Iriarte, José de Viera y Clavijo [1731-1813], Antonio de Capmany, Juan Antonio Llorente [1756-1823]). Au stade suivant, cette forme érudite donne naissance à la véritable autobiographie moderne, où l'identité de l'auteur comporte d'autres aspects plus profonds de la condition humaine individuelle et collective, et où une plus grande densité narrative permet de dépasser le biographique pour aller vers le romanesque. À l'exception, précoce et isolée, de l'estimable autobiographie de jeunesse de José Cadalso, cette transition se concrétise à partir de 1800 avec les *Decenios* de Francisco de Saavedra (1746-1819) ainsi que d'autres auteurs mineurs, et elle atteint son apogée quelques décennies plus tard avec Juan Antonio Posse (1766-1854) et José Mor de Fuentes. En marge de cette modernité, on pratique aussi au

XVIII^e siècle deux sortes de discours autobiographiques enracinés dans la mentalité baroque, l'un profane, forgé selon le modèle picaresque et celui des autobiographies de militaires, auquel appartiennent dans les années 1740 les *Vidas* de Diego de Torres y Villarroel ainsi que de ses imitateurs Gómez Arias (?-?) et Joaquín de la Ripa (?-?); l'autre religieux, correspondant aux nombreuses autobiographies spirituelles inédites, presque toujours écrites par des religieuses aux tendances mystiques.

Fernando DURÁN LÓPEZ

Bibl. : F. DURÁN LÓPEZ, *Catálogo comentado de la autobiografía española (siglos XVIII y XIX)*, Madrid, Ollero & Ramos, 1997 ; *Tres autobiografías religiosas españolas del siglo XVIII*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 2003 ; *Vidas de sabios. El nacimiento de la autobiografía moderna en España (1733-1848)*, Madrid, CSIC 2005.

AUTOBIOGRAPHIE (Espagne, XIX^e-XX^e siècle). — On s'accorde à penser que c'est sous la plume de Jean-Jacques Rousseau que naît l'autobiographie moderne, conçue comme une œuvre esthétique où, par le biais de la remémoration du vécu, l'auteur tente, depuis son présent, une saisie synthétique et signifiante de son existence. L'écriture autobiographique suppose ainsi une identité authentique entre l'auteur-narrateur et le personnage.

Le terme « autobiographie » apparaît au XIX^e, un siècle de profondes transformations sociales et scientifiques où se développe une pratique autobiographique particulièrement fertile, qui valorise le comportement social tout en éludant l'intériorité. Témoin de son temps, le narrateur cherche à faire revivre son passé en relatant les événements importants d'une vie et d'une étape historique. Les faits sont relatés avec le brio et la vivacité qu'octroie la perspective personnelle,

mais l'effort pour capter la construction de la personnalité est absent. Entre *costumbrismo* (voir ce mot) et témoignage vécu, le récit, fondé sur l'anecdote plus que sur le retour sur soi, de Ramón de Mesonero Romanos dans *Memorias de un setentón* (1880) constitue l'exemple emblématique de ceux qui veulent laisser un témoignage personnel sur leur temps. Dans le contexte politiquement agité du XIX^e siècle, l'écriture de Mémoires permet aussi aux différents acteurs de la vie politique de se justifier *a posteriori* : ainsi, le Premier ministre de Charles IV, Manuel Godoy (1839), le député conservateur Alcalá Galiano (1886) ou encore le président de la I^e République espagnole Emilio Castelar (1922), sans oublier le général libéral Espoz y Mina (1825). Le secteur littéraire s'intéresse au genre, mais, à l'instar des *Apuntes autobiográficos* (1886) de la romancière Emilia Pardo Bazán, ces textes se concentrent essentiellement sur la construction de la vocation littéraire. Il est à noter que la romancière avait exploité la structure mémorielle dans son premier roman, *Pascual López, autobiografía de un estudiante de medicina* (1879).

Quelques textes font néanmoins montre d'un enjeu identitaire ou idéologique plus marqué, dont *The Life* (1845) et *Memoirs* (rédigé en 1836 et publié en Espagne en 1975 sous le titre *Autobiografía*) de José María Blanco White qui, bien que rédigés en anglais, n'en constituent pas moins un jalon de l'autobiographie en Espagne. En rupture avec son pays natal et la foi catholique, ce prêtre exilé en Angleterre rédige une autobiographie moderne, sous-tendue par une constante volonté d'auto-analyse de ses choix radicaux et par une permanente et problématique recherche identitaire qui s'articule à une réflexion moderne sur la langue, les liens

ria, qui met en scène un domestique observateur du monde factice des palais romains ; outre *La Seraphina*, *La Trophea* et *La Jacinta*, la *Comedia Hymenea* [Yménée, comédie], sur le jeu de l'amour, retient l'intérêt par sa fine sensualité. Il compose un *Diálogo del nacimiento*, son unique contribution au théâtre religieux. Connues surtout hors d'Espagne, les innovations dramatiques de Torres Naharro, ainsi qu'on l'a fait remarquer, n'auraient guère influencé la *comedia* du XVII^e siècle. La critique la plus récente est revenue sur ce point de vue superficiel. Elle souligne une conception moderne de la dramaturgie, une réelle cohérence de l'action, un habile équilibre entre mouvement et discours, une qualité d'écriture inspirée des modèles classiques et de l'omniprésente *Célestine**. Le *Prohemio* de la *Propaladia* offre d'intéressants parti pris théoriques, qui distinguent les *comedias a noticia* et les *comedias a fantasia*. Les premières rendent compte de la réalité observée, tandis que les secondes exploitent un monde de fantaisie, posant ainsi le problème crucial de la *mimesis* et du « réalisme » théâtral. Ce texte consacre l'importante envergure créatrice de Torres Naharro.

Pierre CIVIL

Bibl. : B. TORRES NAHARRO, *Comedias : Soldadesca, Ymenea y Aquilana*, Humberto López Morales (éd.), Madrid, Taurus, 1986 ; *Comedias*, D. W. McPheeers (éd.), Madrid, Castalia, 1988 • S. ZIMIC, *El pensamiento satírico y humanístico de Torres Naharro*, Santander, Sociedad Menéndez Pelayo, 1978.

TORRES VILLARROEL, Diego de.

— Écrivain, astrologue et universitaire, né à Salamanque en mai ou juin 1694, mort dans la même ville le 19 juin 1770. Appartenant à une famille de libraires, proche de la petite bourgeoisie, il est partagé entre le désir de s'éle-

ver par lui-même en s'enrichissant et celui de s'intégrer dans les groupes privilégiés de la société d'Ancien Régime (noblesse, université, Église). Sa jeunesse et ses études sont désordonnées. Destiné à l'Église, il reçoit les ordres mineurs en 1706, puis, à partir de 1717, il s'oriente vers une carrière universitaire : il obtient une chaire de mathématiques, mais il s'affronte avec ses collègues. Sa renommée et ses revenus, qu'il tire de la pratique lucrative mais discreditede l'astrologie, vont à l'encontre de son désir d'être reconnu comme un scientifique et un professeur respectable. D'où ses péripéties universitaires : exils, dénonciations à l'Inquisition et polémiques virulentes. En 1745, il est ordonné prêtre et en 1751, il prend sa retraite de l'université.

Torres Villarroel a été un écrivain prolifique et professionnel, le premier en Espagne à publier de son vivant par souscription des *Obras completas* (1752, 14 vol.). Il publie des almanachs (voir ce thème) de 1718 à 1767, sous le nom de « Grand Piscator de Salamanque », et il renouvelle le genre en lui donnant un caractère authentiquement littéraire. Sa forme préférée est le *songe satirique*, de mœurs, ou didactico-moral, fortement influencé par Francisco de Quevedo, mais très original, qui dérive souvent vers une pseudo-divulgation scientifique : *Viaje fantástico* (1724), *Correo del otro mundo* (1725), *Visiones y visitas de Torres con don Francisco de Quevedo por la corte* (1727-1728), *La barca de Aqueronte* (1731), *Los desahuciados del mundo y de la gloria* (1736-1737). D'autres livres sont des traités personnels de différentes disciplines : *El ermitaño y Torres* (1726), *Vida natural y católica* (1731) et *Anatomía de todo lo visible e invisible* (1738). S'y ajoutent des hagiographies, des œuvres en

vers, des saynètes (voir ce mot), des écrits polémiques, qui témoignent de la richesse et de l'habileté de son esprit. Il doit cependant sa renommée posthume à son autobiographie, *Vida...** (1743, avec plusieurs additions jusqu'en 1758), qui est une auto-affirmation originale en tant qu'individu et en tant qu'écrivain.

Son œuvre a été interprétée de façons contradictoires. Pour beaucoup, il est un épigone du baroque (voir ce thème), enfermé dans la vision du monde du siècle précédent et réfractaire à la modernité de la pensée scientifique ; pour d'autres, il est un personnage novateur, qui participe aux idées de l'individualisme moderne et aux avancées de la science européenne, et qui fait progresser la mentalité bourgeoise des Lumières. En dépit du succès qu'il a connu, son influence postérieure en littérature est très réduite, mais l'une de ses qualités les plus significatives est d'avoir introduit dans les lettres de son temps des éléments empruntés à la littérature populaire, rejetée par la culture des Lumières.

En somme, Torres Villarroel représente une voie problématique, impossible à classer entre le baroque et les Temps modernes. Sa pensée, par essence contradictoire, ne peut pas être considérée comme moderne ; sa grandeur réside dans la prodigieuse virtuosité d'un style caractérisé par une créativité verbale et une force descriptive sans égales au XVIII^e siècle. Bien qu'elle s'abreuve à la source quinéenne, sa prose a un caractère très personnel. Elle utilise un « je » en dialogue constant avec le lecteur, qui structure ses écrits comme un discours personnel, dont la subjectivité hypertrophiée étouffe tout développement objectif de la matière traitée ; une forme d'individualisme opposée à celle de l'essai éclairé, qui mûrissait

avec son contemporain Benito Jerónimo Feijoo. Torres Villarroel se singularise par une éthique du plaisir : le recours fréquent à des clichés religieux propres à la Contre-Réforme n'est qu'un masque superficiel, car au fond Torres Villarroel revendique à chaque page la jouissance comme un droit prioritaire du lecteur et de l'écrivain. Ainsi, ses almanachs se présentent comme une littérature conçue pour agrémenter les moments d'oisiveté de ses lecteurs, plus qu'elle ne se fonde sur une « science » astrologique. Sa conception de la littérature comme un divertissement destiné à égayer la vie quotidienne justifie ses contradictions systématiques et son perpétuel va-et-vient entre le sérieux et le rire. Finalement, son œuvre est une célébration du pouvoir libérateur et créateur de la littérature, plutôt qu'un discours cohérent sur la réalité.

Fernando DURÁN LÓPEZ

Bibl. : S. KLEINHAUS, Von der « novela picaresca » zur bürgerlichen Autobiographie. Studien zur « Vida » des Torres Villarroel, Meisenheim, Hain, 1975 • G. MERCADER, Textos autobiográficos de Torres Villarroel, Repertorio bibliográfico, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1978 ; Diego de Torres Villarroel, masques et miroirs, Paris, Éditions hispaniques 1981 • E. MARTÍNEZ MATA, Los Sueños de Diego de Torres Villarroel, Salamanque, Universidad de Salamanca, 1990 • M. M. PÉREZ LÓPEZ et E. MARTÍNEZ MATA (éd.), Revisión de Torres Villarroel, Salamanque, Universidad de Salamanca, 1998 • R. P. SEBOLD, Novela y autobiografía en la Vida de Torres Villarroel, Barcelone, Ariel, 1975.

TORRI, Julio. — Avocat, enseignant, essayiste, bibliophile et conteur mexicain, né le 27 juin 1889 à Saltillo, Coahuila, mort à Mexico le 11 mai 1970. Membre de l'Ateneo de la Juventud (voir ce nom), il obtient son diplôme d'avocat en 1913, mais il est tôt attiré par les livres et la littérature française

un récit exemplaire de la chevalerie castillane. L'écriture n'est pas esclave de la chronologie. Le prologue est enflé de citations et de références, et le rappel des fondements de la chevalerie occupe les chapitres 1 à 8. La première partie du *Victorial* occupe 28 chapitres : l'amplitude chronologique va de 1378 (naissance de Pero Niño) à 1404 (mort de doña Constanza de Guevara, sa première épouse). La deuxième s'étend sur 53 chapitres, pour aller de 1404 à 1407. L'œuvre s'achève sur quarante ans de vie (1411-1453) condensés en 8 chapitres. Le déséquilibre est en faveur des épisodes vécus directement par l'auteur, porte-drapeau de Pero Niño, et les ruptures de la continuité du récit sont au service de la construction héroïque. L'auteur critique ce qui nuit à l'ordre chevaleresque pris comme idéal de société. Les favoris sont stigmatisés (chap. 29), tout comme les monarques qui ne s'appuient pas sur la chevalerie (critique d'Alphonse VIII au chap. 8). Pierre I^{er} est réduit à la figure d'un roi dominé par ses pulsions (« *voluntad* »), alors que l'auteur souligne constamment la primauté de la raison (« *razón* ») sur la volonté. Il applique cette recherche de la raison à son écriture même, puisqu'il refuse les explications non fondées en raison : il rejette l'interprétation magique de la perte de l'Espagne par Rodrigue (chap. 5) et montre comment Pero Niño explique ce qu'est l'éclipse du soleil pour mettre fin aux craintes supersticieuses de ses soldats (chap. 86). Le discours est teinté d'antisémitisme, ce qui lui permet de prendre ses distances avec les *conversos* (juifs convertis ou leurs descendants), majoritaires dans la chancellerie de l'époque. En général, les juifs sont présentés comme des vecteurs de trahison, qu'il s'agisse de la mort d'Alexandre

(chap. 2), des mauvais conseillers d'Alphonse VIII (chap. 8), de Pierre le Cruel (chap. 21) ou de Juan Hurtado de Mendoza, favori du jeune Jean II, arrêté par Pero Niño lors du coup d'État de Tordesillas (chap. 96). L'inscription de Pero Niño dans une perspective héroïque passe par le parallèle entre sa carrière et l'aventure chevaleresque, définie au chapitre 63. Ses missions diplomatiques trouvent un écho dans les voyages des héros de roman. La chevalerie est rêvée en France, où Pero Niño participe à la guerre de Cent Ans (chap. 77). Amoureux d'une belle dame de France, mariée comme il se doit, il confirme sa dimension d'amant courtois. Même s'il se marie deux fois dans le *Victorial* (trois fois en réalité), il aime toujours au-dessus de sa condition et trouve dans le mariage la récompense de ses mérites. La culture chevaleresque de l'auteur sert la glorification de l'ascension d'un noble du XV^e siècle, dont il justifie pleinement les mérites au regard de l'Histoire, selon l'idéal chevaleresque défini par les *Siete partidas** ou par les romans de chevalerie.

Virginie DUMANOIR

Bibl. : G. DÍAZ DE GAMES, *El Victorial*, R. Beltrán Llavador (éd.), Madrid, Taurus, 1994 • A.-M. CAPDEBOSC et L. FE CANTO (dir.), *La Chevalerie castillane au XV^e siècle. À propos du « Victorial » de Gutierre Díaz de Games*, Limoges, PULIM, 2000.

Vida, ascendencia, nacimiento, crianza y aventuras del Doctor Don Diego de Torres Villarroel [Vie, ascendance, éducation et aventures du docteur Diego de Torres Villarroel]. — Cette autobiographie, qui a connu un grand succès commercial, est publiée en 1743 : elle comprend alors deux chapitres préliminaires et quatre parties appelées « *Trozos* » (« morceaux »). L'auteur a publié ensuite séparément une cinquième partie en 1750 et une sixième en 1758. Il s'agit

d'un ouvrage novateur à plusieurs titres, et d'abord parce qu'il était prétentieux pour un écrivain populaire de se considérer digne d'offrir le récit de sa vie à la curiosité des lecteurs. Torres Villarroel était professeur à l'université de Salamanque et il avait acquis une renommée très controversée par ses prédictions astrologiques et ses nombreux écrits facétieux, érudits et polémiques. Ce livre est le point culminant de l'autobiographisme égo-centrique de toute sa production, en même temps qu'il prétend obtenir pour son auteur respectabilité et prestige social, sans pour autant décevoir les attentes créées par sa réputation chez les lecteurs, ce qui représente un ensemble de contradictions presque insurmontables.

Après les explications initiales, plus longues que d'habitude dans ce genre, le texte de 1743 s'ouvre sur une chronique familiale et un récit détaillé des péripéties de son enfance et de sa jeunesse, pleines d'aventures pittoresques. C'est cette séquence qui comporte le plus de ressemblances avec la picaresque (voir ce thème) et qui explique qu'on ait pu considérer cette œuvre comme un roman tardif de « *pícaro* ». En revanche, les troisième et quatrième parties cherchent à donner une certaine dignité intellectuelle, morale et sociale à la figure du protagoniste, dont elles rapportent l'investissement total dans les livres et l'université, pour s'achever sur son exil. La cinquième partie de 1758, plus sombre, sert à expliquer la condamnation par l'Inquisition de son livre *Vida natural y católica* et la maladie qui l'a suivie, racontée dans les moindres détails. À partir de la même stratégie d'autojustification, le sixième « morceau » est une défense de sa qualité d'écrivain et de citoyen, et la narration cède la place à une structure argumentative.

L'ignorance d'autres références de l'autobiographie (voir ce thème) espagnole et l'identification du style de Torres avec le baroquisme ont conduit à une mauvaise interprétation de la *Vida*, sortie de son contexte, qu'on a qualifiée de roman picaresque, ce que contredisait son évidence autobiographique. Les critiques les plus récents sont tombés dans l'excès inverse et ont valorisé sa composante autobiographique, en en faisant un précédent de l'autobiographie bourgeoise moderne, en avance sur les grands modèles européens. Ces deux lectures opposées dépendent de la vision qu'on a de la mentalité de Torres, celle du bourgeois moderne ou bien celle d'un homme répondant encore au paradigme de l'identité baroque. Bien qu'il faille rejeter absolument la confusion de la *Vida* avec le roman picaresque et la ranger dans le domaine de l'autobiographie, en réalité, si on examine ce genre en Espagne et en Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles, on ne voit rien de bien moderne chez Torres. Sa conception du moi reste, pour l'essentiel, celle du baroque, qui a donné naissance à une forme de récit biographique dont les axes sont le saint et l'aventurier, et dont le roman picaresque est la manifestation la plus remarquable, mais non la seule. Peut-être la confusion est-elle due, pour l'essentiel, au fait de penser que tout épigone de formules passées et décadentes est nécessairement répétitif et médiocre, alors que dans ces conditions on peut aussi manifester force créatrice et capacité d'adaptation, et Torres en est la preuve.

Fernando DURÁN LÓPEZ

Vida del ahorcado [Vie du pendu]. — Roman de l'Équatorien Pablo Palacio publié en 1932. Ce court récit ne peut être inclus dans un genre déterminé, tant il échappe à toute